

JE SAVAIS QUE  
NE S'ÉCOULERAIT  
PAS PLUS  
D'UNE POIGNÉE  
DE MINUTES  
AVANT

QUE  
NE RÉAGISSENT

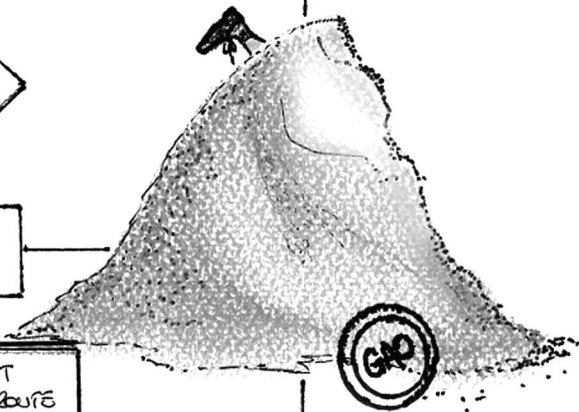
LES  
CAPTEURS  
DE  
PRESSION

ET  
QUE NE SOIT  
CONVERTIE  
LA PESÉE EN

NIVEAU,

DÉCLENCHANT  
L'EFFICACE MISE EN ROUTE  
DES ROUAGES  
DE SÉCURITÉ...

PROCÉDURES



## PROCÉDURES

- GAO (Guilde des Assassins de l'Ordinaire) •

Dans les premiers instants, je n'ai pu me soustraire au rythme de la danse, formes épousées par celles d'une robuste cavalière qui n'entendait nullement me laisser la guider. Elle se collait à moi, impérieuse et brutale, appuyait sur mes reins sa gigantesque paume, plaquait son ventre au mien à la manière goulue d'une ogresse affamée ; comme si elle voulait m'avaler. J'ai laissé faire. Je suis un type accommodant d'ordinaire, ma femme vous le dirait ; en outre, il faut l'avouer, je ne faisais pas le poids. Alors, je me suis laissé porter, ballotté de droite et de gauche comme un pantin grotesque, tandis qu'elle m'entraînait, me pliait comme fêtu à toutes ses fantaisies. À un moment donné, j'ai pensé pour de bon qu'elle allait m'étouffer. Je la sentais partout sur moi, prédatrice et vorace, elle s'insinuait dans l'échancrure de mes habits, se frottait sur ma peau et malmenait mes lèvres, tentant de s'engouffrer.

Quand elle a paru se calmer, lorsqu'elle a cessé de me pétrir, de me secouer, et que j'ai repris mes esprits, j'ai entendu un cri. Quelque chose de rauque, d'assourdi, qui m'a rappelé que je n'étais pas le seul à m'être fait piéger dans cette presse minérale. Nous étions deux sur cette passerelle, mince coursive de métal rivetée sur l'épaisse paroi du silo, lorsque s'étaient ouvertes les bouches des rampes d'accès crachant d'une part le sable, de l'autre le ciment, tourbillon infernal. Fauchés par les flux granuleux, nous

avons chu de conserve sous la poussée cinglante, précipités au cœur instable de la cuve, dans ses râpeuses mouvances. Notre visite de maintenance avait pris, sous la douche sèche et violente, un tour inattendu...

La veille, j'avais averti monsieur Klein, l'ingénieur principal, de l'apparition d'une fissure dans la masse du mur en béton ; discrète fêlure creusant sournoisement son ulcère au ventre gris du réservoir. Une toute petite zébrure, quasi indécélable pour un œil non expert, mais qui méritait cependant qu'on la diagnostiquât de plus près. Les risques encourus par ces grands containers et leur environnement sont hélas bien connus. Et inquiétants : une rupture et c'est le drame. Nous avons donc convenu d'y aller regarder de plus près, tous les deux, lui en tant que superviseur éclairé, moi dans mon rôle de guide, d'ouvrier qualifié. Banal mais nécessaire examen de contrôle, conforme aux procédures.

Mais à peine avons-nous pénétré dans l'espace confiné que s'était déclenché, la porte tout juste refermée, un cycle imprévu de remplissage. Derrière nous, le bruit mat du loquet avait fait sursauter monsieur Klein. Je revois encore sa mine effarée tandis que s'enclenchait le verrouillage automatique.

Je crois qu'il a dit...

— Mais...

... et pas grand-chose de plus, et ça ressemblait au bêlement terriblement prémonitoire d'un mouton sur le chemin de l'abattoir. L'instant d'après, nous valsons cul par-dessus tête, lui le premier, parce que j'ai eu la riche idée de m'agripper au garde-corps pour lutter sous la déferlante. J'ai tenu bon un certain temps avant de tout lâcher, sous la flagellation. Assez longtemps en tous les cas pour ne me retrouver que partiellement enseveli. Avec une cuve presque aux trois quarts remplie, les petits capteurs jaunes boulonnés à la base se sont promptement cabrés sous les bars, et ont assumé leur mission, annonçant le trop-plein et déclenchant fort à propos l'obturation des longs tuyaux cracheurs. Et

## PROCÉDURES

l'arrêt de l'énorme vis sans fin qui charriait le matériau. Calme après la tempête.

— Qu'est-ce que c'est que ce foutoir !?!

Un peu en contrebas, monsieur Klein reprenait du poil de la bête, rassuré par l'arrêt de la coulée furieuse. Je comprenais son ire : si stupide accident n'aurait pas dû se produire. Toute visite du silo, même de routine, se devait d'être consignée à l'avance pour parer justement à ce genre d'incident. Cela aussi, faisait partie des procédures. Celles que je n'avais pas tout à fait respectées, il me faut le confesser. J'ai pourtant bredouillé, forçant ma voix pour qu'il m'entende :

— Bougez pas, m'sieur Klein, ils vont venir nous chercher !

Sauf que cette hypothèse restait fort improbable puisque, n'est-ce pas, je n'avais fait aucune mention de notre expédition sur le planning prévu à cet effet ; et que personne dans l'entreprise ne pouvait nous soupçonner d'être là, précisément à cet endroit. J'allais me prendre un blâme, c'était couru d'avance. Nicole, ma femme, me le répète souvent : je manque par trop de discernement, suis incapable selon elle d'anticiper. Du coup, par négligence, il m'arrive de me retrouver, comme aujourd'hui, au cœur de situations insensées.

J'ai coulé un nouveau regard vers le crâne blond de l'ingénieur, qui émergeait de la mer de sable. Tout le reste – ses bras, son corps, son costume bien coupé –, disparaissait comme en pleine terre transformé en racine humaine. Seule sa tête demeurait visible, vaguement ébouriffée ; d'où j'étais, on aurait cru une balle de golf dans un cratère, attendant de se voir décollée de son tee par quelque swing bien calculé. J'ai rigolé intérieurement, c'était plus fort que moi, et j'ai crié :

— Bougez pas surtout, hein ? Ça pourrait faire glisser des plaques.

Dans les sas de stockage, on a beau traquer de son mieux toute trace d'humidité, il s'en infiltre toujours un peu. Elle agglomère la

matière par paquets, principalement le ciment, en énormes cailloux résistants qui ne retrouvent leur état de poussière que sous les pales du malaxeur. Piégés comme nous l'étions, mieux valait s'abstenir de remuer pour conjurer le risque d'un glissement meurtrier. En pareilles circonstances, les procédures, là encore, s'avèrent parfaitement claires : ne rien tenter, attendre les secours. Bon. C'est important, les procédures, s'en affranchir expose parfois aux pires dangers.

J'ai malgré tout pris appui sur mes bras et commencé à me dégager, puisque mes jambes étaient seules prisonnières. Quelques grains se sont mis à rouler, de plus en plus nombreux à mesure que je m'extirpais, je les voyais glisser doucement, comme ondoyants, avec une fluidité d'étoffe dégrafée des hanches d'une femme. J'ai fermé les yeux. J'imaginai sur l'écran rougi de mes paupières ma jolie Nicole s'effeuillant, émergeant d'un coup de rein du cocon de sa jupe, roulant ses bas si fins sur le satin des cuisses. Mon cœur a cogné, furieusement.

— Merde, Robert ! Qu'est-ce que vous foutez ?

Plus bas, loin en dessous de moi, monsieur Klein s'énervait sous l'assaut délicat des premiers éclaireurs de quartz et de mica. Je voyais s'agiter sa tête qu'il tentait de tourner vers moi. En vain, évidemment, coincé comme il l'était !

— Mais rien, m'sieur Klein, je vous assure ! ai-je répondu tout en pédalant de plus belle pour remonter vers la passerelle.

Ainsi bourrée de coups de pieds la surface friable a paru s'affoler, se jetant dans la pente, et les petits ruisseaux qui s'écoulaient mollement sont devenus rivières. Emballées. Empoignant fermement la drisse de mon baudrier d'escalade, j'ai achevé de me hisser. Tout juste avant de basculer, j'avais dégainé le mousqueton planqué sous ma vareuse pour m'encorder à la rambarde, prudence élémentaire. Quoi qu'en dise mon épouse, il m'arrive de me montrer prévoyant.

## PROCÉDURES

Je n'entendais plus du tout monsieur Klein, à présent. De racine bourgeonnante il s'était transformé en bulbe, invisible sous la croûte de sable qui venait de l'ensevelir. À gestes lents, j'ai décroché le filin qui m'arrimait pour l'enrouler tout autour de ma taille, ai reboutonné ma blouse soigneusement, et ni vu ni connu. Je peux me révéler méthodique autant que déterminé, surtout en situation de crise ; même si ma femme n'a jamais eu pleinement conscience de ces admirables qualités. En règle générale d'ailleurs, je me plie très scrupuleusement à toutes les procédures. Elles sont là pour nous empêcher de déraper, nous disent avec netteté comment nous comporter. Elles sont ces garde-fous délimitant clairement ce qu'on peut faire, ou pas.

Forcément, il y a toujours des gars pour se croire au-dessus des lois. Des inconscients qui jouent avec le feu et se mettent à brail-ler lorsqu'ils s'y brûlent les doigts.

Lors de notre dernière soirée d'entreprise, en surprenant Nicole dans les bras de monsieur Klein au détour du couloir qui menait aux toilettes, j'ai su que l'ingénieur avait allègrement franchi les fameuses bornes de ces limites qu'il convient de ne pas dépasser. En ne respectant pas les règles, il encourait sanction ; c'est toujours comme ça que ça fonctionne, non ?

Ma décision vite prise et mon plan savamment ourdi, tout a été facile. Le seul point un peu compliqué fut de manipuler en totale discrétion la commande manuelle d'emplissage, sur la console jouxtant la porte d'accès, à l'extérieur. Mais j'y suis parvenu sans encombre et tout s'est ensuite déroulé ainsi que je l'avais escompté. J'ai pianoté ma partition mille fois exécutée en d'autres circonstances, et *andante* ! Je savais que ne s'écoulerait pas plus d'une poignée de minutes avant que ne réagissent les capteurs de pression, et que ne soit convertie la pesée en niveau, déclenchant l'efficace mise en route des rouages de sécurité. Quelques minutes. Assez cependant pour enliser un corps, à moins que celui-ci ne fût solidement arrimé à un point haut d'ancrage judicieuse-

## PRESSION(S)

ment choisi. J'ai fait confiance à mes machines, leur ai confié ma peau, sans hésiter. Depuis que je les connais et que je les bichonne, elles ne m'ont, *elles*, jamais trahi.

Il a tout de même fallu une bonne grosse demi-heure avant qu'ils ne nous trouvent. Enfin, me trouvent.

Bien sûr, ils vont finir par déterrer l'ingénieur et puis ouvrir une enquête. Je serai mis à pied. Une quinzaine, peut-être plus, largement le temps pour moi de boucler mon bagage et de mettre les voiles. Plus rien ne me retient, de toute façon. À force, j'ai fini par me lasser des reproches de Nicole, de sa sempiternelle froideur ; surtout depuis qu'elle a pris ses quartiers en pièces habilement détachées dans le coffre du congélateur, à la cave.







Mettez leur  
la pression  
et Dieu  
reconnaîtra  
les siens  
!

# ÇA SE RÉGLERA SUR LE TERRAIN

• FRANÇOIS CHOLLET •

— Monte sur le dix, Fourcade. Monte, bon sang !

Du bord de la touche, Ernest Dariborde vocifère. À la sortie d'une mêlée, son troisième ligne est resté dans les starting-blocks et le demi d'ouverture d'en face se promène comme s'il était chez lui. Alors qu'on joue à domicile et qu'il faut leur faire comprendre, à ces satanés Basques !

Depuis que les Pyrénées françaises ont été divisées en provinces dans le sens de la largeur, Basques et Béarnais se vouent une haine farouche. Simple question de frontières à défendre entre tribus voisines... L'arrivée du rugby dans le Sud-Ouest a donné à cette inimitié un support matériel. Ce sport inscrit désormais la rivalité basco-béarnaise dans une longue épopée tissée de victoires épiques, de défaites cruelles et de trahisons impardonnables. L'histoire de ce jeu a exacerbé les conflits de territoires en affaires d'honneur. On comprendra dès lors qu'Ernest Dariborde, entraîneur indéracnable du quinze d'Arbanacq, sympathique bourgade des coteaux du gave de Pau, défende corps et âme le clocher pointu de son église. Celui-ci lui sert tout à la fois d'étendard, de phare et d'injonction patriotique. La réception du quinze de Baïretcharan, club honni du Piémont basque, devient dans ce contexte une affaire d'État...

## PRESSION(S)

Conformément à la tradition, le dimanche après-midi est consacré par la quasi-totalité de la population d'Arbanacq à une transhumance joyeuse et vociférante vers le *Stade Émile Feuga*, du nom du pénultième maire du village qui a décidé de l'érection de la petite tribune en bois qui en orne la ligne de touche coté sud, et en a défendu le financement au cours d'homériques séances nocturnes du conseil municipal. Dans ce cadre champêtre, l'équipe de Dariborde reçoit aujourd'hui les rugueux joueurs de Bairetcharan.

Le coach a en tête les péripéties scandaleuses du match aller où, au mépris de toutes les conventions internationales et avec la complicité honteuse d'un arbitre dont les mœurs putatives auraient certainement fait rougir un Grec de la grande époque – référence qui prouve que notre entraîneur, à défaut de déployer une objectivité sportive indiscutable, a des lettres –, la horde locale avait joyeusement piétiné ses troupes hagardes, cueillies à froid par une volée de marrons suivie d'une démonstration exhaustive de coups fourrés : placages à retardement, essuyages de crampons et uppercuts indéliçats envoyés sous la mêlée. Ses hommes avaient subi sans pouvoir réagir avec la pugnacité nécessaire, tant les hurlements retentissants descendant en vagues depuis les gradins bondés laissaient craindre que le public n'hésiterait pas à prêter main-forte aux bandits de grand chemin qui portaient ses couleurs, si par hasard les visiteurs se permettaient de résister abusivement. Ses joueurs avaient donc fait preuve, à leur corps défendant, de la courtoisie qui sied à des hôtes reçus avec les honneurs dus à leur rang...

Dariborde a la revanche aigre et la rancune tenace. Il a préparé avec soin la réception pour le match retour. Il utilise une expression pour décrire les tourments réservés aux équipes avec lesquelles son quinze a un contentieux de clocher à régler :

— On va leur mettre la pression...

L'euphémisme étant de règle en territoire béarnais, cette fameuse pression a vocation à reléguer les atrocités de la damnation éternelle au rang d'aimable divertissement. Cette fois-ci, il s'agit de rendre au centuple la monnaie de sa pièce au quinze de Baïret-charan. Le discours d'avant match ne fut pas prononcé en une fois dans les vestiaires, il s'étala durant plusieurs jours avant la rencontre. On l'entendit au bistrot, bien sûr, haut lieu de la vie publique d'Arbanacq, où les gnoles de fabrication locale, distribuées sous le manteau et fortes d'un degré d'alcool ahurissant, ont la vertu de magnifier l'orgueil des habitants, mais aussi à l'école, au marché, sur le pas des maisons et sur le parvis de la mairie. Enfin, parce que la séparation de l'Église et de l'État reste une réalité fluctuante au fin fond de nos provinces, le débonnaire curé Toulas, Amédée de son prénom, dont la figure rubiconde atteste qu'il apprécie les liqueurs interdites dispensées par le limonadier du village, reprit ce discours dans son prêche. La carrure épaisse de l'homme de Dieu étant le souvenir d'une courte carrière de pilier, menée en parallèle de sa formation au petit séminaire, elle explique que les conseils divins de bonté et de pardon ne s'appliquent pas, dans son évangile personnel, aux querelles rugbystiques. Le dimanche précédant ce match retour tant attendu, il lança en chaire un vibrant appel au respect de la loi du talion, dont chacun sait qu'elle participe de la discipline biblique, et conclut son homélie par cette phrase épique :

— Mettons leur la pression, et Dieu reconnaîtra les siens !

Ainsi conforté dans son souci de vengeance par la parole ecclésiastique, muni pour ainsi dire d'un blanc-seing de l'église, Dariborde s'était employé, durant le décrassage du lundi puis à l'entraînement du jeudi, à remonter ses troupes, les exhortant à défendre la veuve et l'orphelin béarnais menacés, en utilisant la seule stratégie efficace de sa connaissance : on allait abreuver les profonds sillons tracés dans la glaise épaisse du *Stade Émile Feuga*

## PRESSION(S)

par les crampons acérés des joueurs avec le sang impur de l'ennemi basque héréditaire...

Et nous voilà à quelques encablures du coup d'envoi. Les visiteurs, encore à l'abri de leur vestiaire, entendent au-dessus de leurs têtes les broncas lancées par le public béarnais. Eux aussi ont souvenir du match aller, et ils commencent à douter du doux esprit de camaraderie qui anime leurs adversaires du jour. Ils en viennent à regretter d'avoir exagérément profité, à l'époque, de l'impunité que leur conférait l'avantage du terrain. Leur inquiétude monte d'un cran quand le mur mitoyen du vestiaire local se met à vibrer. Ils reconnaissent, sans bien distinguer les mots éruptés, le timbre caractéristique et la puissance de ton d'Ernest Dariborde. Son discours de motivation ressemble, à travers la paroi de béton, aux grondements d'un orage estival en montagne. Dans ce flot violent de rugissements, ils ne distinguent que les derniers termes prononcés :

— Et vous leur foutez la pression, c'est compris ?!

L'entraîneur a su faire passer le message à sa troupe. Cela ne fait aucun doute pour les Basques quand les deux équipes se retrouvent, en files parallèles, dans l'étroit couloir qui mène au terrain. Les Béarnais semblent agités d'une bestialité difficile à contenir, et leurs intentions belliqueuses s'expriment dans de longs souffles rageurs, dans une agitation compulsive du cou et des extrémités des membres, dans des roulements d'yeux écarquillés...

Le résultat ne se fait pas attendre. Dès la réception de sa première chandelle Imanol Hurugoyen, le frêle arrière de Baïretcharan, prend la meute adverse sur le râble et en ressort tout chiffonné. À la réception de la seconde, envoyée dans le ciel gris par le camp basque, Francis Bodéou, l'arrière d'Arbanacq, commet un en-avant dont tout le stade comprend qu'il est volontaire. Il s'agit de pro-

## ÇA SE RÉGLERA SUR LE TERRAIN

voquer rapidement une mêlée, cet affrontement secret où les seize gros de devant vont s'expliquer sous le manteau, hors de vue de l'arbitre. Quand on dit hors de vue, on entend par là que le Bigourdan dépêché sur les lieux pour y enfiler le costume de l'homme en noir n'a aucun intérêt à se mêler de ce qui ne le regarde pas, un règlement de comptes entre deux provinces voisines de la sienne, qu'il méprise cordialement et que la moindre intervention de sa part dans le conflit amènerait à une réconciliation de circonstances qui s'exercerait à son seul détriment...

Léon Massoure siffle donc la mêlée escomptée, vérifie que les packs adverses prennent correctement position et détourne pudiquement les yeux. Suite à une explication de texte virile entre les deux premières lignes, on n'échappe pas à une sympathique bagarre générale. Le jeune Peyo Etchegaray, pilier gauche de Baïretcharan, en fait les frais. Il gît sur le champ de bataille, étalé pour le compte par une belle droite. Trois autres joueurs basques clopinent, bien abîmés malgré leur solidité légendaire. Autour d'eux, les belligérants indemnes reprennent leur souffle. Léon Massoure contemple les dégâts et demande l'intervention des soigneurs. La civière évacue le plus touché des acteurs, le pauvre Etchegaray qui, rassurons-nous, reprendra ses esprits assez vite pour assister amer et légèrement vaseux à la fin de la rencontre. L'arbitre tourne un moment en cercles concentriques autour de l'emplacement de la mêlée fatidique, se gratte l'occiput en feignant de réfléchir abondamment, puis siffle une pénalité à l'avantage du club béarnais.

Cette décision inique fait rugir d'aise les spectateurs entassés autour de l'auguste *Stade Émile Feuga*. Ernest Dariborde jubile. Ça c'est de la pression, de la vraie ! Il se sent déjà vengé et il reste soixante-dix minutes à jouer. Il ne va rien rester des joueurs adverses ni de leurs remplaçants. Les Basques vont devoir faire rentrer sur le terrain l'entraîneur, les soigneurs, le chauffeur du bus ! Ils rentreront la queue basse à la maison et ils s'en souviendront.

## PRESSION(S)

On sait recevoir, à Arbanacq. Il se frotte les mains et harangue ses troupes pour qu'elles ne relâchent pas la pression. À l'exception de Fourcade, un pacifiste mal embouché qui rechigne à démonter le demi d'ouverture opposé, ses ouailles appliquent à la lettre son plan de bataille jusqu'à l'ultime seconde. Au coup de sifflet final, le tableau d'affichage indique une victoire locale sans appel. Au niveau de l'infirmerie, le score ne souffre lui aussi d'aucune contestation, mais il est à l'avantage des Basques.

Léon Massoure, ravi d'avoir vu ses ennemis héréditaires s'emplâtrer sans retenue sous sa houlette sereine, serre les mains des deux capitaines, et reçoit les félicitations du camp receveur pour son arbitrage remarquable dans des circonstances délicates. Il s'en va, Salomon des temps modernes, satisfait de sa prestation et heureux de rentrer au bercail sans encombre.

Le bus de Bäïretcharan fait de même, rapatriant ses blessés déconfits vers leur terre natale, dans un silence hagard qui n'est pas sans rappeler celui qui régnait sur Waterloo, dans le camp français, au soir de la défaite napoléonienne. Le vestiaire béarnais, au contraire, respire la joie de vivre. Chants, danses, interjections gutturales et grandes claques dans le dos témoignent de la satisfaction du devoir accompli. Pas de doute, on leur a mis la pression ! Dariborde renforce l'euphorie ambiante en décrétant qu'il offre une tournée générale.

Une fois douché et rhabillé, le quinze d'Arbanacq fait donc mouvement vers le bistrot du village. Sur place, les hostilités sont déjà largement entamées. Nombre de spectateurs ont investi les lieux dès la fin de la rencontre et les libations font rage. La bière coule à flots, à tel point que lorsque Dariborde et sa troupe font irruption dans la salle bondée, déclenchant des youpi stridents et des hourras copieux, les fûts de cervoise viennent de tomber en panne sèche. Impéritie coupable de la part du limonadier, aucun

## ÇA SE RÉGLERA SUR LE TERRAIN

tonneau de rechange n'est prévu. Plus de pression ! C'est un comble. La meute est obligée de se rabattre sur les bouteilles. L'honnêteté oblige à dire que cela ne décourage personne. Pression ou pas, à Arbanacq, la nuit sera bien arrosée...



Mais le summeur agit comme elle veut, ou elle veut, quand elle veut. Sagité par ci, sagité par là. Pousse les passants honnêtes à l'écouter jusque dans les plus étroites cellules.

La pression exercée par tout son contingent de

200  
 200  
 300

BSE  
 molles convictions - des naïfs  
 15 ans pieds plats  
 500  
 049

Méditerranée, exaspérée

Infieltes contre leur que le venin - dans les artères des innocents

# ELLES

• BERNARD BOSSÉ •

Tapie au fond de la pièce où se côtoient quelques tables de formica noir, elle guette, prête à bondir et à se mêler aux dialogues des locaux, simples badinages. Les coudes vissés au comptoir, blanc en main, les buveurs blatèrent, déblatèrent, redéblatèrent sur le temps qui passe, sur le temps qu'il fait quand soudain, l'un d'eux, on ne sait pourquoi, caquette au sujet de quelqu'un, simple quidam.

Alors, appelée à devenir merveille, elle sort de son coin, saute, zigzague entre les verres, vole de bouche en bouche, danse sur les cordes vocales, recrache son mépris. Elle puise sa force au sein de ce groupe d'habitues, renaît de ses dernières cendres. Elle sait qu'elle va revivre, oxygénée à l'haleine avinée, se baladera tout d'abord dans la rue, puis elle gagnera les appartements du premier et les autres, aussi promptement que la fée lumière brûlant le tungstène des ampoules.

La Rumeur est lancée, plus rien ne la stoppera.

« La fraîche veuve postière rit avec un nouvel homme ». Ainsi est-elle née, ou plutôt grandit-elle. « Déjà ? » les questions ont fusé, les réponses, les interprétations aussi. Relevée au condiment langue de vipère, la Rumeur gonfle tel un soufflé au four de la haine ordinaire.

Elle s'échappe du bar et arrive sur son terrain de prédilection,

le banc public, se repose autour de landaus prometteurs et de mères curieuses. Première explosion, elle enfante de nouvelles voies, s'abreuve de nouvelles pensées, et surtout ELLES deviennent multiples.

Le feu d'artifice va commencer : la jaune remonte la rue principale claudiquant sur des personnes âgées, la rose se love au fond d'un bus dans lequel est montée une mère de famille. Agrippée au guidon d'un *Solex* flambant vieux, la bleue mais aussi la plus maligne file droit accompagnée d'un ouvrier de la savonnerie. Objectif ? Deux cents personnes. Ici, l'explosion sera nucléaire ou ne sera pas. La verte vise la perfection, le nirvana des leurres, l'autoroute de l'information : le salon de coiffure. Cliché quand tu nous tiens...

Mais la Rumeur agit comme elle veut, où elle veut, quand elle veut. S'agite par-ci, s'agite par-là. Pousse les passants honnêtes à l'écouter jusque dans les plus étroites ruelles. Injecte contre leur gré le venin dans les artères des innocents. La pression exercée par tout son contingent de bulldozers, écrasera les molles convictions des naïfs aux pieds plats.

Avant de faire mousser ses mots au shampoing dégoulinant d'impudeur, elle étale son rictus carnassier sur les miroirs en une buée de mauvais goût. La laque la coiffe, le gel lui donne froid, mais elle est heureuse. D'ici partiront plusieurs escadrilles de ses soldats, formatés et entraînés depuis que les gens parlent et s'ennuient. La rumeur n'a pas de langue, sauf celle de vipère. Ou de pute pour les basses besognes.

La dernière de la bande, la rouge se hisse chez les bien-pensants, ceux qui réfléchissent vrai, ceux chez qui la Rumeur se transmutera en certitude. Nul n'osera la contredire, très vite elle s'affichera en vérité, ne se cachera plus. Dès lors, elle pourra accomplir sa mission principale. La Rumeur ainsi travestie, aux dires des justes, jettera ses oripeaux à la figure des victimes, innocentes pourrait-on dire.

La Rumeur est le feu, la fumée et son âpreté. Les incendies ne cesseront plus, alimentés par des vents mauvais au pays de la sécheresse intellectuelle. Elle fomente un festival pyrotechnique de médisances comme au bon vieux temps de la collaboration. Ah vous vous souvenez ? Et l'après-guerre ? La tonte ! La Rumeur avait alors touché son Graal. Mais maintenant ce n'est plus pareil, il faut se contenter de peccadilles, minces entrefilets de vie, même la débauche ne paie plus. Elle fait de peu de choses une extraordinaire nouvelle.

Pourtant...

Un danger la menace qui surgit quelque temps après. Une ombre la poursuit, tente de lui reprendre l'effervescence de la lumière et d'effacer ses traces. Pourchassée jusque dans les vecteurs informatiques qu'elle adore arpenter, elle vacille. Ses fidèles soldats sont morts et leurs noms affichés au fronton du Panthéon vipérin. Le *Solex*, victime d'une panne de calomnie, a chu au premier virage. Le bus était plein d'ados aux oreilles emplies de musique, et le froid sec a vidé les bancs de ses promeneurs.

L'*Autre* est revenue, desséchant tout sous son passage, tarissant les sources et les fontaines de l'assoiffée Rumeur, fouettant les visages et les âmes des malheureux augures à la parole souillée.

La rue meurt.

L'*Autre*, la Vérité Vraie se venge, lamine les derniers survivants de son éclatante revanche. Elle a pourchassé la Rumeur partout où celle-ci déversait des tombereaux de boue calomnieuse.

Le combat se poursuit sans véritable bataille. La Vérité tient en ses mains la rumeur qui a perdu sa majuscule et la guerre des dires.

Triomphante, la Vérité s'apprête à abattre la hache aiguisée sur le cou de la rumeur. Le lui tordre ? Non, le trancher d'un coup sec ! Elle tient à manger son plat de vengeance bien saignant.

La lame remplit son office. La veuve postière est vengée, elle pourra à nouveau rire avec son frère.